

Arrêté au 8 mars 2017

Balagan, Blog de Jean-Pierre Thibaudat

Le théâtre du Radeau à l'heure du «Soubresaut

Jean-Pierre Thibaudat

10 novembre 2016

France Culture- Une saison au Théâtre

Mettre en scène dans tous les sens et Gabily au centre

Joëlle Gayot

13 novembre 2013

L'Humanité

Ce Radeau qui toujours nous méduse

Jean-Pierre Léonardini

14 novembre 2016

www.revue-frictions.net

Jean-Pierre Han

Le nouvel opus de François Tanguy

mardi 29 novembre 2016

Des mots de minuit

"Soubresaut", la fabuleuse lanterne magique de François Tanguy

Hugues Le Tanneur

6 décembre 2016

Le Maine Libre

Retour du Théâtre du Radeau à La Fonderie

6 décembre 2016

Ouest-France

Soubresaut, une création insolite

Florence Lambert

9 décembre 2016

www.insense-scenes.net

Soubresaut... et le sursaut du funambule

Yannick Butel

12 décembre 2016

www.insense-scenes.net

Soubresaut : une puissance de déplacements

Jérémy Majorel

21 décembre 2016

Novo 43

Médusant théâtre

Caroline Châtelet

2 février 2017



Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat

Jean-Pierre Thibaudat

10 novembre 2016

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/091116/le-theatre-du-radeau-l-heure-du-soubresaut>

Le théâtre du Radeau à l'heure du « Soubresaut »

Le Théâtre du Radeau revient comme un refrain d'une chanson d'enfance avec « Soubresaut ». Un spectacle fabriqué main dans l'atelier du peintre, poète, musicien et scénographe François Tanguy. Une mixture maison où le rire vient picorer. Tressaillement et ravissement y font la paire.



spectacle de "Soubresaut" © Karine Pierre

Comme toujours au [Théâtre du Radeau](#), l'espace du jeu nous accueille à l'orée du nouveau spectacle, « Soubresaut ». A vue. Que voit-on dans la pénombre ? Un entrelacs de lignes, de plans où domine l'oblique.

Echafaudages et toboggan

Comme toujours, c'est un assemblage de cadres, de châssis, de planches, de toiles plus ou moins transparentes, peu de papier-peint cette fois (un peu, au loin), une petite table. Une scénographie signée [François Tanguy](#). Elle occupe la pénombre, en attente de mouvement, de lumières (co signées François Fauvel, Julienne Havlicek Rochereau et François Tanguy), de sons et de musiques (Eric Goudard et François Tanguy), d'acteurs-machnos (Didier Bardoux, Frode Bjornstad, Laurence Chable, Jean-Pierre Dupuy, Muriel Héлары, Ida Hertu, Vincent Joly, Karine Pierre).

Une femme s'assoit de profil dans la pénombre, elle se lève, suit un dédale étroit, disparaît au fond. Prélude. Écho (involontaire?) au début de « Soubresauts » le texte de Beckett que convoque, malgré lui, le titre du spectacle. Début : « Assis une nuit à sa table la tête sur les mains, il se vit se lever et partir ».

Sur le côté droit, un plan incliné monte vers un trou noir. Comme on en voit dans les échafaudages de chantier. Un homme revenu d'un voyage dans des contes de la vieille Europe ou en congé d'un tableau de maître flamand ou de je ne sais quoi, glisse sur le plan incliné jusqu'en bas comme sur un toboggan de l'enfance. La femme assise de profil est revenue, on la revêt d'atours, de manchons de fortune. Une fois, deux fois, la brassée de fleurs devient bouquet boursoufflé. Délice de la répétition qui n'en est jamais une.

Beauté du suggéré

Musiques et lumières en bourrasque, cadres que l'on déplace, l'espace danse. De façon amicale et par bouffées de tendresse, « Soubresaut » s'ébat, fouine dans l'enfance du théâtre et le théâtre que l'on fabrique avec trois fois rien quand on est enfant.

Comme les autres, ce spectacle du Radeau est fait main. Le pied d'un porte-manteau y devient l'amorce d'un fusil, un bout de tuyau de poêle coudé suffit à dire l'armure, une lampe de chantier retourné sur une tête et hop, un chapeau de mandarin. Rien de fixe, de définitif. Beauté du suggéré. Tout bouge, les corps, les lumières, les musiques, les planche, les cadres. On cadre, on recadre, on décadre, on fait, on défait, on refait, on sort, on entre, on s'habille, on se déshabille, on remonte la pente, on re-glisse en bas. On ne s'attarde pas. Les sons, les lumières, les

paroles, les mouvements, les objets, les costumes se répondent comme dit le poète.
Le Radeau met les sens aux aguets.

On rit à « Soubresaut » comme à Charlot des petits malheurs du tout venant. Ainsi ce bonhomme avec les lunettes et la moustache de Groucho Marx, machiniste empêtré dans le tas de toiles qu'il porte enroulées entre ses bras comme des ailes malhabiles d'albatros. On est du côté des empêchés. On rit de gags imputrescibles qui s'évanouissent à peine amorcés, amour en fuite de plaisirs furtifs. Labiche s'impose, maître indépassable, le temps d'une scène ritournelle. L'orage, la mitraille, la guerre grondent au loin dans les enceintes insituables, impalpable menace. Dans une promiscuité douce, on s'épaule, on se tient les mains, on s'entraide. Le théâtre terre d'accueil pour costumes en mal de personnages, accessoires soldés, mobilier en instance d'Emmaüs.

"Si ce n'est le moment même?"

Des bouts de textes passent comme des visions que l'on décrypte, par saillies réminiscentes. Mariage d'une planche et d'une actrice, l'espace d'un instant, exactement. Un théâtre du tressaillement : « Soubresaut », comme le nom l'indique.

« Mais qu'est-ce qu'une flamme, ô mes amis, si ce n'est le moment même ? » (Paul Valéry) se demande une femme accoutrée entre deux époques. Les voilà devant nous, les uns contre les autres ils se pressent. Il faut se serrer, faire de la place pour les nouveaux réfugiés, les blessés, les éclopés.

L'histoire des arts et des hommes depuis Lascaux surgit dans le désordre, à la va comme comme je te pousse, pour alimenter le feu de la représentation.

A la fin, un chevalier voilé sous son heaume, du haut de sa monture de pacotille part pour je ne sais quelle improbable croisade ou bien est-il le champion de quelle princesse inaccessible. Un filet de lumière jaillit d'une porte entr'ouverte. « Ce qui n'arrivera jamais plus, arrive magnifiquement devant nos yeux!- Ce qui n'arrivera jamais plus, doit arriver le plus magnifiquement qu'il se puisse ! » poursuit Paul Valéry dans « L'âme et la danse ». Entre Kafka et Dante, entre Haendel et György Kurtag. On remet ça. Encore. Essayer encore, disait Beckett. On en est là.

Après les saluts, dans le mouvement de la sortie, une femme que je connais sans la connaître s'approche de moi. Elle me dit que c'est la première fois qu'elle voit un spectacle du Radeau. Et c'est extraordinaire, c'est...c'est...les mots lui manquent. Trop bouleversée.



Une saison au théâtre
Joëlle Gayot

13 novembre 2016

<https://www.franceculture.fr/emissions/une-saison-au-theatre/mettre-en-scene-dans-tous-les-sens-et-gabily-au-centre>

Mettre en scène dans tous les sens et Gabily au centre

[...]

Nous voilà partis vers l'Atlantique. Direction Rennes, où la 20ème édition du Festival Mettre en scène a démarré le 2 novembre pour se prolonger jusqu'au 20 novembre. Ce festival conçu et porté à bout de bras par François Le Pillouër, sera aussi le dernier du directeur du Théâtre National de Bretagne qui quitte le théâtre fin décembre 2016.

[...]

On est pas reparti les mains vides de Bretagne puisque avant de prendre le train, on a pu voir Soubresaut, la dernière création de François Tanguy, ce poète de la scène que François Le Pillouër n'a jamais cessé d'inviter dans son festival.

Soubresaut c'est le titre de sa représentation, donc a été un moment de grâce dans un monde sérieusement secoué.

Soubresaut pour dire les fantômes qui nous hantent, fantômes des théâtres, fantômes des amours, fantômes guerriers. On a vu passer, entre de grands cadres de

bois, descendant sur le plateau par des toboggans, des comédiens fantasques et fantastiques habillés de robes longues pour les femmes, vêtus de fracs pour les hommes affublés de fausses barbes ou portant sur la tête d'in vraisemblables coiffes.

Comme toujours avec François Tanguy, ce spectacle vient à soi dans une profusion d'images somptueuses et de textes superbes, de Coleridge à Kafka, de Paul Valéry à Robert Walser. La représentation infuse lentement, elle vous hante, elle vous accompagne.

On en repart avec en tête des musiques sublimes et des mots qui vous hantent, ceux de Dante par exemple. « Comme je m'angoissais pour ma vue éteinte de la flamme fulgurante qui l'éteignit, sorti un souffle qui me fit attentif et qui disait : En attendant que tu recouvres la vue que tu as consumée en moi, il est bon qu'en parlant tu la compenses... »

[...]

Figures d'un passé monarchique grotesquement inscrit sur deux toboggans.

Grâce à une vingtaine de créations et de spectacles accueillis, le festival Mettre en scène, essentiellement cornaqué par le Théâtre national de Bretagne, que dirige François Le Pillouër, la région (de Rennes à Vannes, de Brest à Lannion et de Lorient à Saint-Brieuc) est loin d'avoir la part maudite quant au théâtre et à la danse. □ La présentation de Soubresaut dans la mise en scène et la scénographie de François Tanguy, qui anime le Théâtre du Radeau au Mans en un lieu-dit La Fonderie, constitue à l'évidence l'événement majeur de ces jours. □ On connaît de longue date les principes esthétiques sur lesquels repose cet art poétique insolite, fait de tableaux successifs dont les acteurs manutentionnaires modifient sans cesse à bout de bras les cadres où ils peuvent s'inscrire ou sortir, tout en distillant des paroles issues de textes canoniques (cela va cette fois de Kafka à Ovide, en passant par Giordano Bruno, Dante, Peter Weiss, Paul Valéry, Joseph Brodsky et Kierkegaard), tandis que des rafales de grands airs - musique sacrée, opéra -, escortés de rares bruits sourds, accompagnent un lent précipité d'images au cours duquel les planches, ce nom concret de la scène, dûment manipulées, sont soumises à l'épreuve du temps.

Quelle que soit la part d'énigme délibérée dans cette forme, on y retrouve, à y regarder de près, des visions d'ordre proprement historique, ne serait-ce que dans les costumes, qui sont ici des atours de cour, enveloppant des figures d'un passé monarchique grotesquement inscrit sur deux toboggans où des figures humaines peinent à monter et descendre. On ne voit pas ça en rêve. Nous ne sommes pas dans la planète onirique, mais dans la recreation baroque d'un monde fantasmé, aux gestes ressautés avec le plus grand sérieux, lequel aboutit à une sorte d'humour supérieur pour se résoudre in fine dans l'apparition farces que des deux petits bourgeois d'anthologie que sont Mistinguette et Lenglumé, héros dérisoires de l'Affaire de la rue de Lourcine, de Labiche. Alors, malgré le caractère éminemment sibyllin de Soubresaut, on en vient à se dire qu'il pourrait bel et bien s'agir d'une satire sociale clandestine, qui, du tragique d'hier subtilement brocardé, aboutirait au plus sinistre comique de nos jours. Tanguy, à raison, n'a jamais été un optimiste béat.

THÉÂTRES / ÉCRITURES

FRICTIONS

mardi 29 novembre 2016

Jean-Pierre Han

Le nouvel opus de François Tanguy

<http://www.revue-frictions.net/enligne/>

Soubresaut par le Théâtre du Radeau. Mise en scène de François Tanguy. Spectacle créé en novembre au TNB de Rennes (festival Mettre en scène). Du 1er au 16 décembre à la Fonderie au Mans. Tél. : 02 43 24 93 60. Puis tournée.



De spectacle en spectacle - seize en près de vingt-cinq ans ce qui pourra paraître peu en regard des productions effrénées d'aujourd'hui, mais François Tanguy prend le temps de réellement penser ses créations et son parcours d'artiste dans une continuité et une cohérence qui n'appartiennent qu'à lui - , François Tanguy maîtrise son geste avec de plus en plus de fermeté et d'efficacité. Son trait, comme l'on parle du trait d'un peintre, se fait de plus en plus précis.

Ce qui pouvait apparaître comme la résultante d'un tremblement du geste - la légère hésitation d'une recherche - a disparu. Reste un tracé précis, un ordonnancement dans l'apparent bric-à-brac qui habite l'espace, assemblage savant de cadres, de panneaux, de planches (le bois, comme toujours, prédomine) de toiles, d'échafaudages, avec cette fois-ci sur le devant de la scène, à cour, un plan incliné servant de toboggan sur lequel glisseront les personnages à moins qu'ils ne tentent de remonter la pente, tout en passant à chaque fois sous une sorte de portique de bois...

Photo : © Jean-Pierre Dupuy

De même, depuis maintenant les dernières esquisses de ses spectacles la parole s'est faite plus distincte. Ce qui était de l'ordre du bredouillis, du bégaiement, du murmure fait place à une parole plus claire, presque nette, et l'itinéraire à travers l'entrelacs des lectures de Tanguy où l'on ne s'étonnera pas de retrouver Kafka (un grand habitué), Ovide, Dante, et quelques autres (Giordano Bruno, Robert Walser,

Kierkegaard...) se fait jour. Les personnages en perpétuel mouvement apparaissent, disparaissent, réapparaissent dans leurs accoutrements particuliers comme dans un rêve, viennent s'asseoir près d'une petite table, de profil comme au début du spectacle comme s'ils étaient sans épaisseur, figures d'un impossible tableau. Le tout dans le clair-obscur, la pénombre élaborée conjointement avec François Fauvel et Julienne Havlicek-Rochereau. De la scénographie à la lumière en passant par l'élaboration sonore (avec Éric Goudard), François Tanguy opère à tous les échelons de la création.

Les servants de scène (Didier Bardoux, Frode Bjornstad, Laurence Chable, Jean-Pierre Dupuy, Muriel Héлары, Ida Hertu, Vincent Joly, Karine Pierre), comédiens qui manipulent eux-mêmes cadres et objets, refont les mêmes gestes avec à chaque fois un léger décalage (on ne reproduit jamais exactement les mêmes gestes) comme dans *l'Invention de Morel* de Bioy Casarès, toujours sous le regard de celui qui est à l'extérieur, mais pourtant très présent, le très attentif François Tanguy. Un extrait du texte de Kafka qui est dit résume à lui seul la démarche du metteur en scène : « ce qui l'empêche de se lever une certaine pesanteur, le sentiment d'être à l'abri quoi qu'il arrive, le jouissance d'un lieu de repos qui lui est préparé et n'appartient qu'à lui. ce qui l'empêche de rester couché est une inquiétude qui le chasse de sa couche, sa conscience, son cœur qui bat interminablement, sa peur de la mort et son besoin de la mer, tout cela l'empêche de rester couché et il se relève »... On comprendra dans ces conditions que cela ne cesse de bouger, de glisser, de se décaler, de se recadrer comme dans tous les spectacles du Théâtre de Radeau, même si celui-ci, ce *Soubresaut* qui dit bien les choses, la structure scénographique semble plus ferme. Si ferme même, dans le geste de François Tanguy, qu'il autorise un double décalage, celui de l'humour (au sens surréaliste du terme ?) et celui d'une mise en abîme, de réflexion et de pensée sur le théâtre lui-même. Apparaît un extrait de... Labiche (*L'Affaire de la rue de Lourcine*) interprété par deux clowns (on pense à maintes reprises dans le cours du spectacle à Charlot et à Groucho Marx), précédé d'un texte de Kierkegaard tiré de *La Répétition*. On rit donc à ce *Soubresaut*, d'un rire qui nous mène à d'autres profondeurs.

<http://culturebox.francetvinfo.fr/des-mots-de-minuit/des-mots-de-minuit/sortir/theatre-soubresaut-la-fabuleuse-lanterne-magique-de-francois-tanguy-249709>

Théâtre: "Soubresaut", la fabuleuse lanterne magique de François Tanguy



Soubresaut illustration © Brigitte Enguérand

D'une grâce aérienne et d'une étonnante plasticité, ce spectacle très enjoué ravit aussi par ses délicieux moments de cocasserie. Au fil d'un enchevêtrement de séquences savamment agencées où les perspectives se recomposent indéfiniment comme mues par une logique de rêve, le metteur en scène anime avec les comédiens du Théâtre du Radeau un formidable jeu de miroirs.

Une jeune femme s'est assise sur un banc à l'avant-scène. Dos à la salle, comme si elle appartenait à un autre monde. On ne sait si elle attend ou si elle guette quelque chose. Une légère tension émane de sa personne. Soudain la voilà partie - vite disparue derrière un entrelacs compliqué de panneaux et autres éléments de décor. On dirait une fuite ou une saute d'humeur, un élan spontané comme un coup de tête. Une minute plus tard, elle est de nouveau sur le banc. Que s'est-il passé: impatience, hésitation, faux mouvement? Peu importe à vrai dire. Il y a dans son geste une beauté toute simple qui appelle la répétition. Comme l'esquisse d'abord essayée puis reprise, avant d'être abandonnée, d'une phrase musicale dont l'inachèvement laisse un champ largement ouvert à un foisonnement d'interprétations.

Cette courte séquence par quoi débute Soubresaut, nouvelle création très réussie du dramaturge et metteur en scène François Tanguy, signale d'emblée l'allure primesautière de ce qui va suivre. Du mot "soubresaut", le dictionnaire donne la définition suivante: "saut brusque inopiné d'un animal ou cahot de quelque chose (...) tressaillement brusque et instantané du corps, sursaut (...)". Cela donne une idée assez proche de la façon dont ce spectacle composé de fragments finement imbriqués les uns dans les autres avance sans crier gare presque par à coups.

"J'étais comme un rêve au cœur du rêve comme une pensée lovée dans une autre", dit quelque part le personnage d'une nouvelle de Robert Walser, un des auteurs de prédilection de François Tanguy dont il fait entendre ici Scène célèbre, texte extrait du recueil Petits essais. C'est exactement ce que l'on ressent face à cette suite de tableaux instables où, acteurs, personnages, costumes, éléments de décors, lumières semblent obéir à une logique de rêve. Des forces contraires secouent l'espace du plateau produisant des rencontres inopinées. C'est un carrefour; il y a des flux de circulation, des perspectives qui se font et se défont où sont convoqués, entre autres, Dante, Kafka, Coleridge, Giordano Bruno, Paul Valéry, Joseph Brodsky et même, plus étonnant, Eugène Labiche avec un bout de L'affaire de la rue de Lourcine.



Soubresaut 01 © Brigitte Enguérand

Le corps de l'acteur a cette particularité dans les créations du Théâtre du Radeau d'exhiber une certaine raideur comme s'il s'agissait d'un objet, un accessoire parmi d'autres - faisant jeu égal ou, plus exactement, entrant en tension avec les éléments de décor. De fait, il y a toujours un côté "traité des mannequins" dans les spectacles de François Tanguy. Sauf que cette fois la dimension fétichiste du costume - gants blancs, crinolines, frous-frous, hauts-de-forme, perruques, bottines, corsets, armures et autres - y est plus que jamais mise en valeur, au point qu'on pourrait parler aussi bien de "traité des objets". Ce que confirme l'omniprésence d'instruments de musique dont on fait semblant de jouer, sans oublier leurs étuis dont le rôle paraît tout aussi important.

Des plans inclinés sur lesquels glissent des personnages improbables ou des belles égarées de quelque bal féerique évoquent avec une pointe d'humour l'univers du conte. Il y a aussi cette séquence amusante tout droit sortie d'un film de Buster Keaton où, alors qu'elle est en train de parler, le visage de l'actrice Laurence Chable est soudain occulté par une poutre manipulée par des "déménageurs". Peu de temps après on l'escamote hors de scène assise sur cette même poutre tandis qu'elle continue de dire son texte comme si de rien n'était.

Dense, labyrinthique, foisonnant, souvent drôle, entre défilé et cavalcade, Soubresaut invite, par la grâce d'un art du montage - et du démontage - étourdissant, à regarder autrement ce qui se passe sur une scène de théâtre. Comme s'il questionnait sa propre possibilité, le spectacle s'ingénie à montrer en un déménagement incessant ce qui fait à la fois le charme et la fragilité de ses rouages de machine à la plasticité

inouïe. Face à ce miroitement infini, le spectateur grisé se laisse volontiers entraîner au fil des métamorphoses de cette chatoyante lanterne magique.

Le Maine Libre

Retour du Théâtre du Radeau à La Fonderie

6 décembre 2016

Retour du Théâtre du Radeau à la Fonderie

Photo • Le Maine Libre •



Huit comédiens se partagent la scène.

Trois ans après « Passim », le Théâtre du Radeau mené par François Tanguy est de retour avec « Soubresaut » dont la première sarthoise se tenait jeudi à la Fonderie.

En pénétrant dans la grande salle, la scénographie de « Soubresaut » ne peut manquer de frapper le spectateur. Il s'agit d'un amas de meubles, cadres et châssis déplacés tout au long de la 20^e pièce du Théâtre du Radeau dans un ballet tout en apesanteur. Difficile de poser des mots sur cette création onirique où les structures dramatiques habituelles s'effacent au profit d'une succession de tableaux.

François Tanguy suggère

d'avantage qu'il ne montre. Un ustensile de cuisine devient un casque de chevalier, un portemanteau devient une lance. Les premières minutes peuvent être déstabilisantes mais rapidement, le public rentre dans le bain et se laisse immergé par ses sens. Car « Soubresaut » est en mouvement perpétuel jusque dans sa musique et ses lumières. Les morceaux de textes sont saisis au vol. La pièce se joue encore au Mans jusqu'au 16 décembre avant de gagner Besançon, Paris, Nanterre et Strasbourg en 2017.

**2, rue de la Fonderie
De 5 à 10 €
02-43-24-93-60
reservation@lafonderie.fr
www.lafonderie.fr**

Soubresaut, une création insolite

La création du Radeau est présentée à la Fonderie, jusqu'au 16 décembre. Un objet de théâtre encore surprenant.

Sur le plateau, un enchevêtrement de portes, de châssis en tous genres. Un grenier ? Un bric-à-brac ? Un atelier ? Ou les trois à la fois, à l'image du travail de François Tanguy, de son théâtre tellement à part qui entrecroise autant la littérature, le théâtre que la musique. Ce travail n'a rien de narratif ni de figuratif.

À chacun de saisir ce qu'il veut en retenir, à chacun de prendre ce qu'il souhaite en comprendre, à chacun d'être touché par ce qui vient de l'atteindre. Avec *Soubresaut*, le théâtre du Radeau offre encore un bel objet de théâtre non identifié.

Les comédiens, perruqués et peut-être même poudrés, se déplacent bien souvent en transportant quelque chose, ici un rouleau de plastique, là un pan de plexi. Ils montent et descendent sur une planche inclinée, debout, à petits pas ; parfois sur le derrière.

Une posture difficile, nécessitant du muscle et de la concentration. Tout en enchaînant des extraits de textes littéraires, français, allemands, anglais.



Une scène de « Soubresaut ».

Et soudain, c'est le chaos, la musique très présente dans les créations de François Tanguy emporte tout ! Le décor se transforme puis un violoniste fou joue à jouer au côté d'un contrebassiste pas moins illuminé. Une femme coiffée d'un abat-jour, chevauche un animal étrange à la tête d'un sanglier.

Et puis on arrive à Labiche, avec son *Affaire de la rue Lourcine*. Dialogue entre deux hommes pris dans

une situation loufoque. Un peu perdu, plutôt surpris, on sourit.

Florence LAMBERT.

Jusqu'au 16 décembre, vendredi à 20 h, samedi à 16 h, mardi 13 à 16 h, jeudi 15 et vendredi 16 à 20 h. À la Fonderie, 2, rue de la Fonderie. Tarifs : 10 €, 5 €. Réservations au 02 43 24 93 60.

Soubresaut... et le sursaut du funambule.

Yannick Butel

12 décembre 2016

*Soubresaut est la nouvelle création du Radeau et de François Tanguy. Un univers plastique et textuel soutenu par l'élaboration sonore d'Eric Goudard et les voix/corps de Didier Bardoux, Frode Bjornstad, Laurence Chable, Muriel Héлары, Ida Hertu, Vincent Joly, Karine Pierre, Jean Rochereau et Jean-Pierre Dupuy. Un travail qui, présenté en novembre dernier au TNB lors du festival « Mettre en scène », était repris à la Fonderie, au Mans. 1H30 où viennent, par vague d'Einfall, des bribes de pensée... Façon, à travers Soubresaut de rappeler et de faire vivre la pensée qu'« une solitude intangible est pour l'intellectuel la seule attitude où il puisse encore faire acte de solidarité. », comme l'écrivait Adorno dans *Minima Moralia, Réflexions sur la vie Mutilée*.*

*Et si... Et si personne n'échappait à l'état-d'être un Lenglumé ou un Mistingue... Si Labiche, dans sa comédie, avec sa « Lourcine », avait pointé en définitive un universel au même titre que quelques-unes des intuitions justes qui traînent dans les poèmes pensés, dans les pièces graves, dans la littérature où l'écriture s'approche du saisissement des profondeurs. Et si la vie, dans son actualité brutale, aujourd'hui mais hier encore, et sans doute demain... ressemblait traits pour traits aux visages de juges perruqués grotesques des Langlumé et Mistingue qu'expose François Tanguy dans *Soubresaut*.*

Et si, donc, il n'y avait d'autre vérité que celle cruelle, prescriptive en quelque sorte, que celle donc qui désigne l'Homme comme un endormi. « L'Homme, cet endormi »... Enoncé ambigu (« l'homme s'est endormi », peut-on entendre encore) qui souligne une fatigue, un épuisement, un abandon, une cécité et simultanément la baisse de la garde, le repos naïf et celui du guerrier encore... « L'Homme, cet endormi », dis-je, peut-être encore et aussi, cet idiot incapable de sentir les dangers qui le guettent, la proie qu'il est toujours, l'amnésique éternel qu'il incarne et qui le prive de son passé qui s'en retourne sans cesse... Cet éternel retour où, dans les plis des gouvernances séjournent aux aguêts « les couteaux de bouchers qui traversent les chambres à coucher ».

Et si la vérité dévoilée était là, chez Lenglumé et Mistingue, les parents d'une humanité qui au risque de l'endormissement et de l'oubli demeurerait in fine la responsable première de ce que l'époque fera arriver, accoucher... L'endormi surpris,

encore, au réveil, quand l'Histoire mise au monde se trouble...

Langlumé et Mistingue, personnages aux patronymes qui ne sont pas des noms, mais peut-être une manière de nommer ce qu'il en est de cette humanité somnolante, gagnée par la lassitude et la fatigue des combats perdus, toujours prompte à perdre de vue, aussi, ce qui l'environne, et les combats à mener.

De Soubresaut, on ne pourra jamais donner la clé, mais regardant la mine de Langlumé miroir de celle de Mistingue, l'un et l'autre aux yeux pochés, dans la périphérie de l'ouverture de Soubresaut, cette pensée tape à l'œil comme un clin d'œil... Soit, Nietzsche l'écrivait, un « œil exercé ou un clignement de l'œil » pour désigner quelque chose d'affolant et d'aveuglant... ou déjà un soubresaut infime.

Et Tanguy alors de mettre en place, dans un mouvement simultané, les figures des endormis, des somnolants et celles du tressaillement puisque les unes ne peuvent aller sans les autres. Et ainsi de faire de Soubresaut l'aire d'in-repos où se croisent les topiques infernales du sommeil, du rêve et du réveil, illimitant le mouvement d'un ballet puisque « Danser, c'est penser ».

Dès lors, la construction de l'espace qu'est la scène, habituellement faite d'angles, de recoins, de panneaux mobiles, d'angles morts... s'orne de toboggans et de glissières. A l'impression première d'un jardin d'enfants où s'ébroueraient comédiens et comédiennes vient bientôt se substituer l'autre pensée d'un jardin des délices où s'amalgament les rituels infernaux, les joutes duelles, la cohorte des spectres, des martyrs et des brûlés, les suppliciés inattendus aux feux de la rampe. Comme inéluctablement pris dans l'ordre de l'attraction, les corps sont tirés, contre eux malgré eux, vers une béance centripète. On y verra parfois le rythme d'une évacuation, parfois un cul de basse fosse, parfois un cimetière... sans jamais qu'une pensée plus qu'une autre ne prenne le pas sur l'autre.

C'est que Soubresaut mêle les rêveries colorées et les songes lugubres où le dialogue habituel entre les interprètes se trouve remplacé par plusieurs monologues qui marquent une forme de désolation, une forme d'isolement, un monde de chemins sans passants. Manière de parler à côté... Là, à l'endroit de la parole qui n'est plus destinée à une oreille, les fragments de textes de Celan, de Kafka, de Bruno, de Coleridge... ressemblent à des pensées testamentaires où la fin du règne de la « communauté des esprits » a fait place à celle des anachorètes atemporels. De ceux qui parlent en sachant que le secours de la voix poétique n'est plus que l'alambique vide de l'ivresse désertée.

Et alors, dans l'ombre sonore de ces mots tinte le son guerrier des canonnades et autres bombardements qui s'entendent comme le contrepoint des orchestrations symphoniques aux belles harmonies. Au poème, aux pensées ciselées, à tout ce qui fait le plaisir de vivre et d'espérer croiser l'intensité d'une pensée s'est substitué un son meurtrier qui endeuille l'écoute. Et d'entendre les livres de la bibliothèque de Tanguy,

finalement, esquisser un miserere contemporain sur ce champ de bataille où les corps sont jetés, à moins que ce ne soit le son des luttes perpétuellement perdues, inéluctablement reconduites, et perdues encore.

Et si, alors, le soubresaut était encore un sanglot, le hocquet qui gagne ceux qui pleurent sur un monde non pas perdu, mais plutôt, et toujours, en perdition. Et si le soubresaut, encore, n'était autre qu'un spasme qui n'en finit plus de nous alerter sur l'irrespirable, et précisément sur l'impossible possibilité paradoxale de mal vivre le monde, mais toujours d'habiter l'Histoire. En lieu et place de la scène, dans la petite salle de la fonderie, il y a dans Soubresaut une charge comique qui ne peut s'envisager que comme le recto d'un tragique. Il y a un souffle, le premier, peut-être aussi indistinct du dernier... celui de l'agonie.

« Ni rire, ni pleurer mais comprendre » sur le mode d'une scolie de Spinoza, Tanguy écrit Soubresaut tel un livre des intuitions du vacillement et du glissement qui viennent articuler le jeu des comédiens. A cet endroit où le voile prend le pas sur la clarté, ce qui est donné à voir relève d'un monde anamorphique où l'idéalisme et ses formes rêvées est pris dans un mouvement de mutations. Qu'est-ce que la métamorphose d'une joie ? Qu'est-ce que la mutation d'un idéal ? Qu'est-ce que la transformation d'un temps espéré ? Qu'est-ce qu'un rêve politique ? Qu'est-ce qu'une âme sœur sans fraternité ? Qu'est-ce que se lever sans direction où aller ? Moins des questions que des doutes nés de ce qui est resté sur le bas côté de toutes les routes des grands soirs. Moins des doutes, in fine, que des constats qui font du « qu'est-ce que... » l'embrayeur philosophique d'une parole qui est sorti de ses gonds. Soubresaut est sans doute une réponse en forme d'énigme qui tient à part égale ce qui a été et ce qui n'est pas encore... Au vrai, Soubresaut peut ainsi figurer l'interregnum dont Gramsci se sert pour désigner un temps historique négatif où ce qui n'est plus n'a pas encore livré ce qui va venir... Soit un intervalle incertain... un temps de crise qui met le temps en crise, en quelque sorte. Moment où le Démos est concurrencé par le Pléthos (ce pluriel qui légitime l'idée abstraite de « majorité »).

Soubresaut ne parle pas explicitement de cela, mais l'évoque à mot couvert/ à mots poétiques, et c'est bien une pièce politique que livre François Tanguy. Une pièce politique, oui, qui passe par une parole où le recours aux mots de l'espace littéraire n'est l'objet d'aucun compromis avec la pensée. Là où parler peut être violent, là où dire peut-être brutal et familier...

Alors se presse une multitude de formes et de couleurs, d'ombres plastiques et d'ondes poétiques, où un cavalier d'acier voisine avec la tête d'un sanglier, quelques personnages en quête de devenir avec des pantins démembrés, une femme au teint de marionnette avec un violoniste fou, une baillonneuse-porte-manteau à la poursuite d'un combat, des perruques de toutes formes, quelques maquillages lourdement

appliqués soulignant des rictus d'emplantés, quelques anges dés-ailés avec une bande d'âmes perdues... Et tous pourraient être les naufragés de quelques paquebots transatlantiques. Tous pourraient être les jouets anciens d'un magasin au destin...

Dire quelque chose de cela ne peut venir que d'un ressenti intérieur. C'est un monde qui se presse tout à côté des travées de spectateurs. Un monde d'ailleurs, peut-être et sans doute le nôtre aperçu différemment au prisme des livres, et mis à jour dans la faible clarté que Goya donne à l'effroi. C'est-à-dire ce qui est là, quand le deuil de la beauté est accompli. Mais, et de la même manière que la fragile lumière scénique est encore une luciole pasolienne, il faut peut-être voir dans Soubresaut qui convoque un fragment d'Esthétique de la résistance de Weiss... un sursaut. Et, faire sien l'énoncé de Dante entendu parmi d'autres « Et pense qu'en toi la vue est égarée mais non défunte ».

Alors, peut-être - mais encore n'est-ce là qu'un ressenti - voir dans le déséquilibre chorégraphique des comédiens, toujours dans l'inquiétude acrobatique, ceux qui, conscients de la fragilité du monde déraciné de ses points d'appui, sont les cantonniers, toujours, d'un chantier-scène. Regarder ces funambules à l'œuvre, dans le dédale qu'aime mettre à vue Tanguy, dégager les chemins poétiques et réfléchir la traversée de l'Histoire. Observer ces presque contorsionnistes, dis-je, d'un théâtre qui ne passe jamais en force mais seulement en douceur, sur le fil, dans l'esquive et le frôlement, au risque qu'induit la contorsion, c'est-à-dire de l'épreuve de la douleur pour soi... sentie en soi. Ultime signe ou soubresaut que l'on doit à ceux du Radeau, à Tanguy, de se sentir vivant même mutilé.

Soubresaut : une puissance de déplacements

Jérémie Majorel

21 décembre 2016

Soubresaut débute comme un spectacle muet. C'est une boucle d'abord : une femme vient s'asseoir de profil à l'avant-scène et surprend ainsi les derniers murmures du public qui vient d'entrer. Elle se relève et sort. Elle revient au bout d'un certain temps, le temps sans doute de son passage par les coulisses, temps déjà qui glisse vers un autre temps. Les coulisses sont inimaginables dans un tel espace encombré de chaises, de tables, de planches et de châssis. La femme revient s'asseoir à la même place. Entre-temps, le public est devenu plus attentif.

Une autre boucle se met en place : un homme bizarrement accoutré, souriant, entre en scène par un toboggan qui aboutit juste en face de la femme toujours prostrée sur sa chaise, rigide comme un mannequin. Il lui offre à chaque fois un cadeau, comme pour tenter de la réanimer.

Comment entrer et sortir de scène ? Magnifique choix de ce toboggan, une longue planche inclinée, sur laquelle on peut glisser de haut en bas comme un enfant ou remonter de bas en haut comme Sisyphe, l'espace de quelques instants.

Le spectacle restera muet sans doute. Mais un autre homme se met à parler. Aucune emphase. Le long silence précédent suffit à dramatiser ces premiers mots énoncés avec sobriété. C'est un extrait du journal de Kafka, peu importe qu'on ait lu le programme avant ou après, ou qu'on ne l'ait pas lu du tout. Cet extrait donne comme une définition indirecte du titre choisi pour ce spectacle, qui n'a rien à envier aux énigmatiques *Onzième* et *Passim* auxquels il succède. L'homme parle de « ce qui l'empêche de se lever » et de « ce qui l'empêche de rester couché », de « ses hauts et ses bas » en somme. Il affirme *in fine* : « dans le vol est aussi le repos, et dans

le repos, le vol »· Ce chiasme qui entrecroise, c'est-à-dire conjoint et disjoint « vol » et « repos », abattement et soulèvement, définit exactement un « soubresaut »· Le chiasme entre deux mouvements contradictoires laisse perplexe : l'immobilité est-elle en puissance de mouvement ou ce mouvement n'est-il que le dernier ? Perçoit-on un mouvement qui anime un corps qu'on croyait jusque-là inanimé ? Est-ce seulement dans notre tête ? « Soubresaut » relève à l'origine du vocabulaire guerrier et équestre· C'est le saut brusque, inattendu, du cheval qui peut désarçonner son cavalier d'un coup· Puis le mot dérive vers le domaine médical : c'est une convulsion pathologique, irrégulière, du corps· Pour finir dans le lexique chorégraphique : saut absolument vertical du corps· Le destin étymologique du terme va vers de plus en plus de domestication et de régularisation· Tanguy semble en appeler à retrouver le soubresaut du cheval mal dressé·

De *Passim*, on retrouve justement, mais sur un mode amplifié, cavaliers sur montures improbables et figures assises de profil à l'avant-scène, prostration en attente d'un sursaut et chevaliers dérisoires sur un cheval de bois sans soubresaut aucun· Dans cette ménagerie de vers et de sons, l'énergie circule, pourtant· Tanguy met en scène comme un électricien autodidacte branche le courant d'une maison qu'il aurait bricolée elle aussi, à la fois en marge et au centre de la ville· On le soupçonnerait même de braconner un peu l'électricité· Le courant passe, on ne sait trop comment· Il y a bien cependant une polarité sans cesse présente· Elle fait justement que le courant passe· Mais elle en est la principale menace d'extinction, de court-circuitage, de plombs qui sautent· Il ne semble pas y avoir de fusibles· Les circuits sont plein de méandres, tel un dédale, pour reprendre un texte d'Ovide proféré sur scène· La joie fragile éprouvée devant ce spectacle est de sentir que le courant passe, malgré tout, entre le pôle mélancolique et le pôle exalté, les lumières chaudes et les lumières froides, les corps sautillants et les corps inanimés· Comment peut-on passer d'un

état à l'autre ? Comment faire qu'aucun ne soit définitif ? C'est un théâtre d'animation guetté par l'anémie et qui déjoue celle-ci presque au dernier moment. Un instant de trop eut été fatal, se dit-on à chaque reprise du mouvement. On utilise bien le terme « prise » en électricité également.

« Un souffle ouvre des brèches opéradiques / dans les cloisons » (« Nocturne vulgaire »), écrivait Rimbaud. Sans doute a-t-il encore une trop grande foi en sa propre puissance. Mais c'est bien ce qui se passe sans cesse sur le plateau du Radeau. Les acteurs se fraient un passage parmi l'encombrement, quitte à déplacer quelques planches. Les mots se fraient un passage parmi un silence palpable ou un brouhaha qui les recouvre. Les morceaux opéradiques se fraient un passage tonitruant ou rhapsodique. Les hiérarchies culturelles sont mises sens dessus dessous. Tanguy fait feu de tout bois : l'opéra (du classique le plus reconnaissable à la musique contemporaine la plus difficile en passant par la rumeur du dehors), les poèmes (Labiche et Kierkegaard sont sur un radeau...), le fatras d'un grenier, des acteurs accoutrés de manière bouffonne, des « joujoux du pauvre » (Baudelaire) sortis d'un carton qui traîne... Un « vrai » violon coexiste avec un instrument fait de bric et de broc, un bras rembourré avec un « vrai » couteau. Et les anges mélancoliques ont des ailes en plastique. C'est un théâtre toujours en instance de déménagement mais qui vous accueille avec une « hospitalité inconditionnelle » (Derrida).

La Fonderie n'a rien de standardisé comme la plupart des théâtres où le Radeau tourne. La salle ménage une disproportion flagrante entre le plateau et la jauge. La jauge est réduite à quelques bancs. Elle est peu profonde mais les bancs sont extrêmement allongés. Cet allongement est nécessité par l'étirement du plateau de cour à jardin, qu'il épouse ainsi. Mais le plateau, lui, est très profond, sans commune mesure avec la jauge. Acteurs et public au premier rang sont cependant de plain-pied : pas de vision en plongée ou en contre-plongée, sauf quand les acteurs se

déplacent dans les airs. L'important est cet étirement du plateau, doublé d'une immense profondeur de champ et relativisé par une hauteur du cadre de scène assez réduite. Le public, par cette disproportion même, est comme attiré, voire happé, vers le plateau, sa profondeur de champ. D'autant plus que Tanguy joue sans cesse de cette profondeur de champ. Il la montre et la cache à la fois.

Il y a une érotique de la scénographie dans ses spectacles par ailleurs sans érotisme – dans *Soubresaut*, on voit parfois des jambes nues, ce qui me semble inédit au moins depuis *Onzième*, mais globalement on retrouve les acteurs dans des « vêtements-emballages » (Kantor). L'encombrement cache en partie la profondeur de champ et l'exhausse en même temps. L'encombrement est rarement tel qu'il obture tout et permet la percée lumineuse d'une ligne de fuite, d'une porte lointaine qu'il suffirait d'ouvrir et qui repousse les coulisses à l'infini. Il y a une alliance paradoxale entre la perspective classique et l'embrouillamini baroque.

Pourtant, avec *Soubresaut*, le plateau semble cette fois aller comme jamais vers le public, irradier vers lui : plus centrifuge que centripète.

Novo 43
Médusant théâtre
Caroline Châtelet
2 février 2017

Médusant théâtre

Passionnant par son déploiement d'un théâtre en mouvement perpétuel, le Radeau crée *Soubresaut*, un puissant, combattif et lyrique sursaut de vie.

En novembre dernier, à Rennes, quelques minutes après le début de la représentation, un enfant de 8 ans environ demanda à sa mère : « Pourquoi ils font toujours la même chose ? » Face aux personnages en costumes et perruques glissant et reglissant sur la planche à l'avant de la scène comme sur un toboggan, le garçon semblait interloqué. Une fois, deux fois, trois fois, il répéta sa phrase, ne se satisfaisant pas de la réponse de sa génitrice – qui lui intimait seulement de se taire. Bientôt, la question se mua en déception impatiente, un refus définitif de comprendre la fuite éperdue, toujours à recommencer, qui se jouait là. Par crainte (stupide) de froisser ses parents, ma réponse (une question, elle aussi) demeura silencieuse : « Oui, ils font la même chose, mais à chaque fois c'est un peu différent, tu ne trouves pas ? » Car ce n'est que cela, le théâtre : jour après jour, faire et refaire, en admettant autant qu'en cherchant les variations infimes, subtiles, la puissance se

nichant souvent dans ces interstices fragiles. Ce qui relève d'une évidence pour le théâtre en général est constitutive du Théâtre du Radeau. La compagnie, installée au Mans et emmenée depuis 1982 par le metteur en scène François Tanguy, a placé le refaire, la reprise, au cœur de son geste artistique. D'un spectacle à l'autre, des gestes, des formes, des structures reviennent, le Radeau déployant un vocabulaire spécifique où domine l'entremêlement des présences comme leur redoublement. Dans ce théâtre où tous les éléments sont dans un rapport d'égalité – pas de prééminence du texte sur le reste, par exemple –, musiques, sons, corps des comédiens – costumes et fardés –, textes (proférés dans leur langue d'origine), scénographie, lumières (toujours indirectes), cadres, chassis et tables (souvent de guingois) s'agentent, se croisent, selon un principe aussi immuable que particulier. Pour autant, si le Radeau travaille le ressac dans son itinéraire théâtral, chaque création est singulière, creusant ses béances, élaborant ses propres boucles et parcours. Dans *Soubresaut*, et à l'image de son intitulé, il y a quelque chose du mouvement brusque, intense, convulsif. C'est celui de la vie, avec ses fuites, ses tressaillements, ses envolées burlesques, c'est le mouvement d'un monde où l'on vit, où l'on rit, où l'on joue, aussi, mais où il va falloir lutter. Alors les personnages s'amusent, parfois, à re/dé/parfaire, à se costumer, quelques objets de batterie de cuisine valant armure. Au gré des mots d'Ovide, de Franz

Kafka, de Robert Walser ou encore de Paul Valéry, dans les répétitions des fureurs et des désordres joyeux se nouent des intensités, des inquiétudes, des préparatifs. Plus concret et charnel que de précédents opus, *Soubresaut* use de la farce et du bouffon pour mieux les vriller. Avec son image finale renvoyant à un champ de bataille, la création vaut, aussi, comme un sursaut poétique et un tangible appel à la lutte.



SOUBRESAUT,
théâtre du 14 au 17 mars
au Centre dramatique national
de Besançon, en novembre 2017
au Théâtre national de Strasbourg
www.cdn-besancon.fr